Histoire monétaire et financière du monde grec

Les monnayages royaux hellénistiques

Sélimonte, Lysimaque et les imitations athéniennes du début du IV^e siècle

Carmen Arnold-Biucchi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/209>

DOI : 10.4000/ashp.209

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 87-91

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Carmen Arnold-Biucchi, « Les monnayages royaux hellénistiques », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 09 décembre 2008, consulté le 12 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/209> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.209>

LES MONNAYAGES ROYAUX HELLÉNISTIQUES

SÉLIMONTE, LYSIMAQUE ET LES IMITATIONS

ATHÉNIENNES DU DÉBUT DU IV^e S.

Conférences de M^{me} Carmen ARNOLD-BIUCCHI,
Curator of Numismatics Collections aux Harvard University Art Museums,
Lecturer on the Classics,
 directrice d'études invitée

I. Sélinonte archaïque et les débuts du monnayage en Sicile

Cette première conférence a présenté les résultats préliminaires du corpus du monnayage archaïque de Sélinonte. L'étude se base sur toutes les grandes collections publiques, sur les catalogues de vente et sur des collections privées. Sélinonte fut, avec Himère, une des premières villes à battre monnaie en Sicile et aussi l'atelier le plus important pour sa production avant le plein développement de Syracuse. Ceci est attesté par le nombre de coins utilisés, bien supérieur à celui de 149 coins qu'avait relevés C. M. Kraay en 1984 à Himère pour toute la période archaïque.

Le monnayage archaïque de Sélinonte consiste en deux groupes de didrachmes d'argent, accompagnés chacun de pièces divisionnaires. Les poids, d'une moyenne de 8,5 g à 8,7 g, se conforment probablement à l'étalon attique puisqu'il existe une drachme (connue par un seul exemplaire à l'université de Harvard, HUAM 2003.23, provenant de la collection A. Moretti) de 4,19 g. Le premier groupe et le plus ancien, présente à l'avvers une feuille d'ache, le *selinon* ou type parlant de la ville, et au revers un carré creux très caractéristique, divisé le plus souvent en huit, dix ou douze triangles. L'examen de près de 900 pièces a permis de dénombrer environ 130 coins d'avvers. Le second groupe garde le même type d'avvers mais introduit une feuille d'ache dans le carré creux du revers. Les groupes I et II sont liés par un même coin d'avvers et se sont donc succédés sans interruption de la frappe. Cette liaison de coin, qui n'était connue que par un seul didrachme à Berlin, est maintenant attestée par plusieurs exemplaires apparus sur le marché dans les dernières années.

Le groupe II comprend moins de coins que le groupe I et a donc probablement été de plus courte durée. L'inscription des premières quatre lettres de l'ethnique fait son apparition vers la fin de ce groupe. Seule la drachme porte l'inscription complète rétrograde ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΟΝ. La feuille à l'avvers et le carré creux du revers révèlent tout deux une grande variété de styles et de variantes qui facilitent quelque peu l'étude des coins. Des feuilles de styles différents sont souvent liées par les mêmes coins de revers et il faut donc en conclure que plusieurs graveurs ont dû travailler simultanément dans l'atelier.

Des pièces divisionnaires accompagnent les deux groupes de didrachmes : une série d'oboles anépigraphes avec une tête de taureau et un grènetis à l'avvers, et au revers le carré creux caractéristique de Sélinonte, ce qui leur vaut l'attribution à cet

atelier. Ce groupe d'oboles était pratiquement inconnu jusqu'à il y a quelques années (un seul exemplaire publié par G. Manganaro en 1984) ; plusieurs exemplaires ont depuis été mis en vente sur le marché et publiés par L. Lazzarini. Le type du taureau semble insolite pour la Sicile à cette époque quoiqu'on le retrouve dans le motif d'Héraklès combattant le taureau crétois sur les didrachmes de Sélinonte de la seconde moitié du v^e s. av. J.-C. Avec le groupe II, on peut classer une série assez nombreuse d'oboles qui présentent une feuille de *selinon* tant à l'avvers qu'au revers, entourée d'un grènetis. Il y a également un groupe de fractions d'argent avec une fleur au revers – une sorte de tulipe – que I. Lee a récemment voulu attribuer à Eryx mais on sait que les villes élymes imitent souvent les monnaies des ateliers grecs et il semble préférable de laisser ce groupe à Sélinonte. Sélinonte ne frappa jamais de *litrai* régulièrement ; on connaît une seule émission très rare avec les lettres ΣΕ. Cette dénomination, comme l'a démontré G. Manganaro, n'a été introduite que vers la fin des années 460 avec la chute de la tyrannie Déinoménide. En fait de *litrai*, Sélinonte contremarquait volontiers des *litrai* d'ateliers avoisinants, comme ceux d'Himère et de Syracuse.

Il n'est pas facile de dater avec précision ce premier monnayage de Sélinonte. La plupart des trésors monétaires ne contiennent que des monnaies de la cité, parfois mêlées à des monnaies d'Himère qui présentent les mêmes problèmes de datation. Les monnaies de Sicile ne circulaient pratiquement pas en dehors du territoire de la ville émettrice. Les trouvailles de Tarente 1911 (*IGCH* 1874) et de Sélinonte 1985 ne contiennent que des didrachmes du groupe I avec un carré creux au revers et donnent par conséquent au moins un *terminus ante quem* de 510-500 av. J.-C. pour le premier groupe. Le début de la frappe est difficile à déterminer : comme pour Himère, en tenant compte du nombre considérable de coins utilisés, on peut supposer une date peu après le milieu du vi^e s. av. J.-C. La frappe continue sans interruption avec le nouveau type de revers. Les didrachmes archaïques du groupe II ont été frappés en tout cas jusque vers 470 av. J.-C. puisqu'on les trouve dans les trouvailles de Monte Bubbonia 1910 (*IGCH* 2071) et d'Himère 1892 (*IGCH* 2072), enterrées vers 470 av. J.-C.

En conclusion, un *corpus* du monnayage archaïque de Sélinonte devrait combler une lacune importante et fournir des informations précieuses sur l'histoire de la ville et de la Sicile à cette époque ainsi que sur le commerce maritime entre l'Occident et l'Orient. Sélinonte était un des ports les plus importants et importait entre autre l'argent pour frapper monnaie, de l'Espagne selon toute vraisemblance.

II. Le monnayage de Lysimaque de Thrace (I) : Les ateliers monétaires et la chronologie

Il manque encore de nos jours un ouvrage d'ensemble sur les monnaies de Lysimaque, successeur d'Alexandre le Grand et roi de Thrace de 306/305 à 281 av. J.-C. Pourtant son monnayage est un des plus importants et des plus abondants de l'époque hellénistique. Les problèmes qu'il présente, nombreux et ardu, expliquent sans doute cette lacune dans la bibliographie numismatique.

Les deux conférences ont traité presque exclusivement des monnayages du vivant du roi. Il existe en outre un monnayage posthume, considérable, qui s'étend de la mort de Lysimaque en 281 av. J.-C. jusqu'au i^{er} s. av. J.-C. dont on ne s'est pas occupé. Ces

pseudo-lysimaques ont été étudiés par H. Seyrig dans de nombreux travaux et plus récemment par C. Marinescu et d'autres.

La première conférence a été consacrée tout d'abord aux sources littéraires et épigraphiques afin d'essayer d'esquisser le contexte historique de ce monnayage. Nous avons ensuite discuté des études précédentes sur les monnaies de Lysimaque – qu'on appelle « lysimaques » – à partir des travaux très importants de Ludwig Müller au XIX^e s., puis ceux de E. T. Newell, de M. Thompson et de M. J. Price au XX^e s. Pour comprendre le monnayage de Lysimaque et avant de s'y attaquer, il faut connaître celui d'Alexandre le Grand. Tous deux présentent d'une part de grandes similitudes et de l'autre des différences fondamentales. Les monnaies d'Alexandre comme celles de Lysimaque adoptent des types monétaires constants pour leur numéraire en métal précieux : la tête d'Athéna au casque corinthien et la Nikè à la *stylis* pour l'or d'Alexandre ; la tête d'Héraklès et le Zeus aétaphore trônant pour l'argent. Lysimaque emploie les mêmes types pour l'or et pour l'argent, des types nouveaux : la tête d'Alexandre déifié avec la corne d'Ammon pour l'avvers et l'Athéna Niképhore assise pour le revers, une création dont l'influence a marqué d'innombrables monnayages jusqu'à l'époque moderne (toutes les personnifications des États, de Rome à Britannia, Helvetia, etc.). Ces types ont été frappés dans tous les ateliers du royaume et ne se distinguent que par des marques de contrôle ou des symboles secondaires dans le champ des statères d'or, des tétradrachmes et des drachmes d'argent dont la classification est des plus complexes. Ce sont les études de E. T. Newell de la grande trouvaille de Demanhur 1905 (*IGCH* 1664) pour les alexandres et de celle d'Armenak 1927 (*IGCH* 1423) pour les lysimaques basées sur la méthode de la comparaison des coins monétaires qui ont permis de vrais progrès dans ce domaine. Les attributions des différents groupes d'alexandres à des ateliers de la Macédoine, de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie – au moins 26 ateliers au total du vivant d'Alexandre – sont solides dans l'ensemble. Le style pour lequel Newell avait un œil particulièrement fin, s'ajoute à l'étude des coins et des trouvailles pour confirmer le lieu de la frappe. Pour Lysimaque par contre, le problème des attributions est plus compliqué de même que la chronologie.

L. Müller avait divisé les monnaies de Lysimaque en trois groupes principaux : celles frappées avant l'obtention du titre royal, les monnaies aux types de Philippe et d'Alexandre, et les monnaies aux types de Lysimaque. Ce classement reste valable mais on ajoutera aujourd'hui le groupe important d'alexandres posthumes avec une torche comme symbole et la lettre Λ, frappé vraisemblablement par Cassandre à Amphipolis pour Lysimaque. Müller donnait une liste de 563 émissions – y compris celles au nom et aux types de Philippe II et de d'Alexandre et les émissions posthumes – qu'il répartissait sur quarante-quatre ateliers. E. T. Newell mourut avant de pouvoir achever son ouvrage sur Lysimaque. Il laissa un manuscrit inédit à l'ANS qu'a résumé M. Thompson dans son article « The Mints of Lysimachus » en 1968. Thompson répartit les émissions sur vingt ateliers monétaires et reprend les dates de Newell. Malheureusement, Newell n'a pas toujours expliqué les raisons de ses attributions en détail et il ne put jamais écrire une conclusion d'ensemble. Il est nécessaire de reprendre l'étude et de remettre en question la chronologie. Newell pensait que Lysimaque n'avait pas frappé monnaie avant l'obtention du titre royal en 306 av. J.-C. et qu'il aurait attendu jusqu'à la mort de son ami Cassandre en 297 av. J.-C. pour

introduire un monnayage à son nom et avec ses propres types. Cela semble problématique : Lysimaque a du avoir besoin de numéraire pour payer ses troupes et on peut se demander pourquoi il se serait contenté des alexandres posthumes à la torche et au Λ d'Amphipolis pendant plus de vingt ans. Il semble plus logique de répartir les alexandres posthumes d'Amphipolis et les émissions de Lysimaque aux types de Philippe et d'Alexandre et ΛY entre la mort d'Alexandre et l'obtention du titre royal. Les monnaies aux types de Philippe et d'Alexandre avec ΛY ou $\Lambda Y \Sigma I M A X O Y \ B A \Sigma I \Lambda E O \Sigma$ ont dû commencer à être frappées peu après 306/305 av. J.-C. et continuer jusqu'à la mort de Lysimaque en 281 av. J.-C. Les trouvailles monétaires ne semblent pas contredire cette datation très générale.

III. *Le monnayage de Lysimaque de Thrace (II). Les trouvailles monétaires, les liaisons de coins, les similitudes de style : problèmes d'attribution.*

Les attributions aux différents ateliers présentent également de grandes difficultés. M. J. Price a mis en garde à plusieurs reprises contre le danger de placer un monnayage dans un contexte géographique – et par conséquent historique et culturel – sur des bases purement hypothétiques. Newell par exemple avait postulé que Lysimaque avait fait de sa capitale Lysimachie, ville fondée en 309 av. J.-C. sur l'emplacement de l'ancienne Cardia, un de ses ateliers principaux. En fait les attestations en faveur d'une grande activité monétaire avant Antiochos II et les Séleucides font défaut. La liaison de coin entre Lysimachie et Lampsaque remarquée par Newell pourrait peut-être suggérer que toutes ces émissions avec la protomé ou la tête de lion auraient été frappées à Lampsaque. Que Lampsaque fut un des plus grands ateliers de Lysimaque, avant que le roi n'acquière la Macédoine et Amphipolis de Démétrios Poliorcète en 287 av. J.-C., semble plus probable. L'attribution se fonde en grande partie sur le symbole de la protomé de Pégase que l'on trouve sur les alexandres attribués à Lampsaque qui sont reliés aux premières émissions de Lysimaque par un coin d'avvers. Il semble en effet qu'à ce moment le symbole du Pégase soit bien une vraie marque de l'atelier émetteur et non un simple symbole personnel du magistrat monétaire. Il faut toutefois reconnaître que l'attribution n'est qu'une hypothèse : A. Baldwin soulignait déjà que, mis à part les statères d'or aux types d'Alexandre et au nom de Lysimaque avec la protomé de Pégase et celle de lion de Lysimaque ainsi que les drachmes aux types d'Alexandre : « There is no evidence of any tetradrachm coinage of Lysimachos at Lampsakos bearing Lysimachos' own types. »

Les liaisons de coins d'avvers entre des ateliers différents d'après la classification de Newell peuvent être multipliées : Thompson en mentionne quelques unes dans son article et il en existe aussi entre Lampsaque et Alexandrie de Troade et Sestos. Newell et Thompson avaient aussi remarqué de grandes affinités de style entre différents ateliers. Newell avait peut-être trouvé la clé de ces problèmes mais il ne l'a pas révélée.

Il est nécessaire de reprendre l'étude en commençant par les ateliers « mineurs », dont l'attribution est solide, comme je l'ai fait pour Pergame. De plus, une étude des monnaies de bronze pourrait renforcer certaines attributions stylistiques puisque les bronzes ne circulaient guère loin de leur lieu d'émission. Pour l'instant, il semblerait que le nombre d'ateliers a probablement dû être bien inférieur à vingt : Lampsaque, Amphipolis, Pergame sans doute. Les autres restent à déterminer.

IV. La trouvaille du Fayoum 1933-1934 et le problème des chouettes égyptiennes

La dernière conférence a été dédiée aux imitations de chouettes athéniennes en Égypte et plus particulièrement à celles de la trouvaille du Fayoum 1934-1935, conservée au Kelsey Museum de Ann Arbor aux États-Unis. Appelée parfois à tort « trouvaille de Karanis », alors qu'elle n'a rien à voir avec les monnaies de la fouille américaine, à part le fait qu'elle fut achetée dans le Fayoum par un des fouilleurs, cette trouvaille fut présentée par T. V. Buttrey au Congrès international de Berne en 1979. Il la publia sommairement dans trois articles très courts dont l'un traitait de l'inscription avec la loi de Nikophon découverte en 1970 dans les fouilles américaines de l'Agora d'Athènes et éditée par R. Stroud. Buttrey, numismate et philologue américain bien connu, avait avancé avec force une révision radicale du classement des chouettes athéniennes du début du IV^e s. av. J.-C. Selon lui, la plupart de ces pièces auraient en fait été frappées en Égypte et non pas à Athènes elle-même.

Après un bref aperçu de la monnaie en Égypte avant Alexandre, en particulier des monnayages des satrapes Sabakès et Mazakès, nous avons examiné la trouvaille. J'ai pu en faire une première étude préliminaire au Kelsey Museum durant l'été 2005 : elle comprend 350 tétradrachmes de type athénien, dans l'ensemble bien conservés. Un seul de ces tétradrachmes présente l'œil d'Athéna de profil ; les 349 autres ont tous l'œil de face de style archaïque. Je n'ai pas observé de contremarques ni de poinçons. Buttrey avait distingué – en plus des tétradrachmes de style indubitablement attique qu'il n'énumère pas – trois styles : X, B et M, qui depuis ont fait école et se sont établis dans la terminologie numismatique. Les différences se fondent sur le style général du visage, la disposition des trois lettres de l'ethnique au revers et la forme du fleuron sur le casque d'Athéna. J'ai pu sans difficulté repérer les douze tétradrachmes de style X, un style grossier où le fleuron consiste en cinq feuilles ou pétales dont les trois au centre sont disposés presque parallèlement les uns aux autres, se rapprochant ou plutôt imitant le style *pi*. Deux d'entre eux sont liés par un même coin d'avvers et deux autres par un même coin de revers. Buttrey avait trouvé ces pièces usées et en avait déduit que ces tétradrachmes formaient le groupe le plus ancien de la trouvaille. Je n'ai pas observé cette usure et je penserais que ce groupe est plutôt le plus récent. Les liaisons de coins associées au style caractéristique des imitations, indiqueraient que ces chouettes ont été frappées localement et sont vraisemblablement des imitations fabriquées en Égypte. Dans le style B, les cinq « pétales » du fleuron sont rattachés à une seule tige alors que, dans le style M, ils sont disposés en deux paires perpendiculaires à la tige centrale, en *croix de Lorraine*. J'ai bien repéré les deux groupes distincts et homogènes dans leur style mais je n'ai pas trouvé d'identités de coins. Mon étude n'est pas terminée et seule la publication complète avec l'illustration de tous les tétradrachmes pourra convaincre. Mon premier examen de cette trouvaille révèle un nombre bien inférieur (comparé aux données de Buttrey) de liaisons de coins. Ces accouplements de coins formaient l'argument principal pour l'attribution de ces chouettes à l'Égypte. Mes recherches suggèrent plutôt que les chouettes du groupe M et peut-être aussi celles du groupe B doivent être rendues à Athènes, au début du IV^e s. av. J.-C. Les études de C. Flament vont dans le même sens.